Rénovation linguistique et resémiotisation du monde : la presse judéo-arabe d'Afrique du Nord en quête d'une langue journalistique

Joseph Chetrit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6718>

DOI : 10.4000/cdlm.6718

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 147-168

ISBN : 9782914561594

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Joseph Chetrit, « Rénovation linguistique et resémiotisation du monde : la presse judéo-arabe d'Afrique du Nord en quête d'une langue journalistique », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 85 | 2012, mis en ligne le 14 juin 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6718> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6718>

Rénovation linguistique et resémiotisation du monde : la presse judéo-arabe d'Afrique du Nord en quête d'une langue journalistique

Joseph CHETRIT

Des conditions de la rénovation linguistique

La présente étude se situe au carrefour de deux grands projets de réflexion et de recherche que je mène depuis de longues années, l'un linguistique, l'autre socio-culturel. Elle poursuit d'une part mes travaux sur la modernisation, vue de l'intérieur, des communautés juives en Afrique du Nord et dans l'Empire ottoman¹. Elle s'inscrit d'autre part dans ma tentative d'élaborer une socio-pragmatique des faits de langue et des pratiques discursives, sur le plan général des langues naturelles avec leurs spécificités et les activités discursives tout autant que textuelles qu'elles permettent, comme sur le plan particulier des langues juives et du judéo-arabe d'Afrique du Nord notamment, dans ses manifestations orales et écrites².

1. Voir sur ce point Joseph Chetrit, « Nouvelle conscience de l'anomalie et de la langue : les débuts d'un mouvement de *Haskalah* hébraïque au Maroc à la fin du XIX^e siècle » (en hébreu), *Miqqedem Umiyyam*, n° 2, 1986, p. 129-168 ; *id.*, « Modernité nationale et hébraïque contre modernité française en Afrique du Nord à la fin du XIX^e siècle » (en hébreu), *Miqqedem Umiyyam*, n° 3, 1990, p. 11-76 ; *id.*, « La *Haskala* hébraïque dans le monde sépharade », dans Shmuel Trigano (dir.), *Le monde sépharade*, t. I : *Histoire*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 283-328 ; *id.*, « *Haskala* hébraïque et *Haskala* judéo-arabe à Tunis à la fin du XIX^e siècle », dans Denis Cohen-Tannoudji (dir.), *Entre Orient et Occident. Juifs et musulmans en Tunisie*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2007, p. 289-328 ; *id.*, « La question linguistique dans la presse judéo-arabe de Tunis à la fin du XIX^e siècle », dans Claude Nataf (dir.), *De Tunis à Paris. Mélanges à la mémoire de Paul Sebag*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2008, p. 47-79 ; *id.*, « Le monde sépharade en quête de normalité dans l'Empire et en Afrique du Nord dans la seconde moitié du XIX^e siècle », dans Shmuel Trigano (dir.), *La civilisation du judaïsme. De l'exil à la diaspora*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2012, p. 335-376 ; *id.*, « Chalom Flah (1855-1936), l'Alliance et l'enseignement de l'hébreu en Tunisie et ailleurs », dans Denis Cohen-Tannoudji et Claude Nataf (dir.), *Les Écoles de l'Alliance en Tunisie* (à paraître).
2. Joseph Chetrit, *Diglossie, hybridation et diversité intra-linguistique. Études socio-pragmatiques sur les langues juives, le judéo-arabe et le judéo-berbère*, Louvain, Peeters, 2007 ; *id.*, *Trésors et textures d'une langue. Études socio-pragmatiques sur le judéo-arabe en Afrique du Nord et son composant hébraïque : articles, poèmes, récits et proverbes*, Jérusalem, Institut Bialik, 2009 (en hébreu) ; *id.*, « Socio-pragmatique du texte et de sa cohésion : espaces, séquences, ancrages et connecteurs », *Ha-Ivrit ve-Ahyoteiha*, n° 8-9, 2009, p. 9-82.

Dans cette élaboration, les fonctions sémantiques et sémiotiques, qui fondent la langue et les langues du monde, ainsi que les modes opératoires pragmatiques, qui en concrétisent les potentialités de signification dans la communication orale et écrite comme dans la création textuelle de tous genres, mettent en relief le rôle essentiel des pratiques discursives ouvertes, sans lesquelles ces fonctions de signification ne sauraient s'établir pour une certaine durée, longue ou brève. Ces pratiques participent de la construction sociale – ordinaire – du sens, dès lors qu'elles dépassent le seuil de la réflexion individuelle et aboutissent aux oreilles ou aux yeux de co-locuteurs. Elles permettent ainsi, par les processus interactifs formels et informels qui les fondent, d'instituer et de conventionaliser des sens à travers leurs supports lexicaux et grammaticaux, syntaxiques et énonciatifs, ce qui les rend communs à un grand nombre de locuteurs d'une langue sinon à l'ensemble de ses locuteurs. D'autre part, loin d'être anarchiques et aléatoires ou de concerner des faits ou des processus isolés ou perçus individuellement, ces opérations de sémiotisation prennent corps au contraire dans le cadre d'activités discursives orientées et parfois même régimentées. Celles-ci se déploient notamment à travers des genres discursifs et des types textuels, soit anciens quand ils sont déjà établis dans l'habitus sociolinguistique du groupe social concerné, soit nouveaux ou en cours de formation en fonction de circonstances socioculturelles adéquates qui en favorisent ou en commandent l'éclosion. Le plus souvent en effet, la rénovation ou l'expansion d'une langue répond à des besoins nouveaux de sémiotisation ou de resémiotisation du monde en cas de changement culturel ou socioculturel, ou même politique, majeur, qui bouleverse la structuration des savoirs reconnus et des croyances établies ; elle amène à comprendre le monde et à en interpréter les manifestations sur des modes différents et dans des modalités nouvelles³. Toutefois, ce travail sur les significations des nouveaux phénomènes et processus qui affluent la conscience ne passe pas uniquement par des néologismes lexicaux, comme on a trop tendance à le croire, mais aussi et avant tout par des structures discursives et textuelles, lesquelles sont de nature sociale avant tout, qui insèrent ces néologismes dans des ensembles sémiotiques plus larges et leur assurent des contextes d'intégration et d'emploi adéquats.

Dans la présente étude, je voudrais examiner succinctement les questions suivantes : les conditions socioculturelles qui ont présidé à l'éclosion de la presse judéo-arabe en Afrique du Nord à la fin du XIX^e siècle et aux transformations linguistiques que ces nouvelles activités discursives et textuelles ont engendrées dans le judéo-arabe écrit ; les soubassements sémiotiques et culturels de cette rénovation linguistique du judéo-arabe journalistique, laquelle consiste en fait en une resémiotisation du monde juif et non-juif, intérieur et extérieur, par l'ouverture et

3. Jean-Claude Boulanger, « La création lexicale et la modernité », *Le Langage et l'Homme*, vol. 25, n° 4, 1990, p. 233-240 ; Patrick Charaudeau, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan, 1997 ; Léon Guilbert, *La créativité lexicale*, Paris, Larousse, 1975 ; Jean François Sablayrolles, *La néologie en français contemporain : examen du concept et analyse de productions néologiques*, Paris, Honoré Champion, 2000 ; *id.*, « De la "néologie syntaxique" à la néologie combinatoire », *Langages*, n° 183, 2011, p. 39-50 ; *id.* (dir.), *L'innovation lexicale*, Paris, Honoré Champion, 2003.

l'élargissement des champs du savoir et des champs de perspective initiés par cette écriture; les stratégies de rénovation linguistique dans ces organes de presse qui ont amené d'un côté à forger une nouvelle variété de langue, le néo-judéo-arabe moyen, et de l'autre à multiplier les emprunts néologiques pour pallier le déficit lexical d'une langue ayant surtout servi à l'interaction quotidienne ainsi qu'à la transmission d'une vision mythique du destin juif et à une lecture homilétique de ses textes fondateurs.

La presse judéo-arabe en Afrique du Nord à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle

La presse judéo-arabe a éclo en Afrique du Nord dans la seconde moitié du XIX^e siècle et s'y est épanouie dans les deux dernières décennies du siècle ainsi qu'au début du XX^e siècle⁴. Cette écriture journalistique s'est formée sur le tas, en l'absence de toute tradition locale de diffusion en masse d'œuvres littéraires ou pratiques, étant donné que les locuteurs du judéo-arabe ont de tout temps utilisé les caractères hébraïques pour sa transcription et que l'imprimerie hébraïque n'est apparue dans ces contrées et ne s'y est développée qu'à cette même période, conjointement donc avec la diffusion des nouveaux écrits journalistiques et littéraires⁵. Contrairement à ce qui s'est produit en Europe, où la presse de grande diffusion n'a connu son essor qu'au XIX^e siècle, longtemps après l'expansion de l'imprimerie, les nouvelles et anciennes œuvres littéraires ainsi que les nombreux organes de presse en judéo-arabe, souvent éphémères par ailleurs, se sont répandus parallèlement à l'imprimerie⁶.

Il n'est d'ailleurs pas surprenant que l'imprimerie hébraïque fût d'abord introduite en Algérie en 1853, par un rabbin-émissaire de Jérusalem et imprimeur de

4. Robert Attal, « Les livres de R. Chalom Bekhache, homme de la *Haskalah*, imprimeur et libraire à Alger » (en hébreu), *Alei Sefer*, n° 2, 1976, p. 219-228; *id.*, *Périodiques et journaux juifs en Afrique du Nord*, Tel Aviv, Institut de recherche sur la presse hébraïque, 1996 (en hébreu); *id.*, *Un siècle de littérature judéo-arabe tunisienne (1861-1961)*, Jérusalem, Institut Ben-Zvi, 2007 (en hébreu); Joseph Chetrit, « L'influence du français dans les langues judéo-arabes d'Afrique du Nord », dans Michel Abitbol (dir.), *Judaïsme d'Afrique du Nord aux XIX^e-XX^e siècles*, Jérusalem, Institut Ben-Zvi, 1980, p. 125-159; *id.*, « Modernité nationale et hébraïque... », art. cit.; *id.*, « La *Haskala* hébraïque dans le monde sépharade », art. cit.; *id.*, « *Haskala* hébraïque et *Haskala* judéo-arabe à Tunis... », art. cit.; *id.*, « La question linguistique dans la presse judéo-arabe... », art. cit.; *id.*, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*; *id.*, « Le monde sépharade en quête de normalité... », art. cit.; Yosi et Zivia Tobi, *La littérature judéo-arabe tunisienne (1850-1950)*, Lod, Orot Yahdut Ha-Maghreb, 2000 (en hébreu); Eusèbe Vassel, *La littérature populaire des Israélites tunisiens*, Paris, Ernest Leroux, 1904-1907.
5. Une première imprimerie hébraïque, importée de Lisbonne par des juifs expulsés du Portugal, avait fonctionné à Fès dans les années 1515-1522. Différents textes talmudiques ainsi que des commentaires et des textes liturgiques y ont été imprimés. Voir Joseph Tedghi, *Le livre et l'imprimerie hébraïque à Fès*, Jérusalem, Institut Ben-Zvi, 1994, p. 76-83.
6. Robert Attal, *Un siècle de littérature...*, *op. cit.*; Joseph Chetrit, « Modernité nationale et hébraïque... », art. cit.; Yosi et Zivia Tobi, *La littérature judéo-arabe...*, *op. cit.*; Eusèbe Vassel, *La littérature populaire...*, *op. cit.*

son état, Zeev Ashkenazi, et que le premier ouvrage judéo-arabe y fût imprimé à Alger en 1854⁷. Il s'agit de *Rinna w-Ishu'a* (Allégresse et Salvation), un commentaire homilétique, amplificateur, des livres bibliques de la Genèse et de l'Exode, qui a été compilé par les rabbins Shalom Zarqa et Yehuda Darmon et a connu de nombreuses rééditions par la suite. Mais c'est à Oran qu'a été publié en 1881 ce qui peut être considéré comme le premier organe de presse judéo-arabe, à savoir la feuille *Zikkaron Li-bnei Israel* (Remembrance pour les Enfants d'Israël)⁸. Il est vrai qu'une autre tentative avait été effectuée à Alger, sous le titre d'*Israélite Algérien* (*Ad-Dziri*) en 1870⁹, l'année même du décret Crémieux, qui octroyait la nationalité française à une grande majorité des juifs algériens, mais cette publication qui se voulait bilingue, en français et en judéo-arabe, n'a duré que l'espace de quelques numéros, à cause notamment de ses prises de positions assimilationnistes, que ses lecteurs judéo-arabophones ne semblent guère avoir appréciées. Mais les progrès très rapides de la culture française et des usages du français après la naturalisation eurent tôt fait d'éteindre au tournant des XIX^e et XX^e siècles cette écriture judéo-arabe ainsi que l'édition d'ouvrages judéo-arabes¹⁰. Sur la dizaine d'organes publiés avant cette date fatidique, seul l'hebdomadaire *Beit Yisra'el* (La Maison d'Israël) a tenu le cap pendant près de quatre ans (1891-1894). Ses multiples emprunts néologiques au français journalistique de son époque marquent la tendance accentuée de ses rédacteurs à donner une vision intégrée et satisfaite du nouveau statut des juifs algériens après l'octroi de la citoyenneté française¹¹, et ce malgré la montée fulgurante de l'antisémitisme virulent des colons français et de leurs dirigeants comme l'antisémite notoire Édouard Drumont (1844-1917), qui fut député d'Alger de 1898 à 1902¹².

En Tunisie, le premier texte arabe (mais non judéo-arabe) à avoir été imprimé en caractères hébraïques fut le nouveau code libéral promulgué par le Bey Mohamed Al-Sadoq en 1857, *Qanu:n al-Dawla al-Tunsiyya*, et publié en caractères arabes la même année¹³. En ce qui concerne la fabrication des journaux, l'absence d'imprimerie hébraïque a conduit à publier les premières feuilles à Livourne en 1878 (*Al-^cAma:la al-Tunsiyya*, [L'État Tunisien]) puis en 1884-1886 (*Al-Mubashir*, [L'Annonciateur de bonnes nouvelles]), ainsi qu'à Paris en 1885 pour un organe bilingue, *Al-Shams* (Le Soleil), en caractères arabes et hébraïques, destiné aux lecteurs musulmans et juifs à la fois¹⁴. À partir de 1885-1886, ce furent des dizaines de publications de facture ou prétention journalistiques qui furent diffusées à

7. Robert Attal, « L'imprimerie hébraïque en Afrique du Nord » (en hébreu), *Mizrah u-Ma'arav*, n° 2, 1980, p. 121-129 ; Robert Attal et Meira Harrosh, « L'imprimerie hébraïque et judéo-arabe à Alger » (en hébreu), *Qiryat Sefer*, vol. 61, n° 3, 1987-1988, p. 561-657.

8. Joseph Chetrit, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*, p. 187-190.

9. Robert Attal, « Le premier journal juif en Afrique du Nord : *L'Israélite Algérien* (*Ad-Dziri*) » (en hébreu), *Pé'amim*, n° 17, 1984, p. 89-95.

10. Joseph Chetrit, « Modernité nationale et hébraïque... », *art. cit.*, p. 37-43.

11. Joseph Chetrit, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*, p. 152-154.

12. Voir notamment Michel Anski, *Les Juifs d'Algérie du décret Crémieux à la Libération*, Paris, Centre de documentation juive contemporaine, 1950.

13. Robert Attal, *Un siècle de littérature...*, *op. cit.*, p. 11.

14. Robert Attal, *Périodiques et journaux juifs...*, *op. cit.* ; *id.*, *Un siècle de littérature...*, *op. cit.*

Tunis puis à Sousse, et ce jusqu'en 1961¹⁵. De 1885 à 1894, sur les dizaines de titres parus, seul l'hebdomadaire *Al-Bustan* (Le Verger) a paru assez longtemps (1888-1894) et régulièrement pour imposer ses innovations linguistiques et textuelles qui formeront un nouvel architecte journalistique et littéraire grâce aux efforts conjugués de ses deux directeurs Jacob Chemla (1858-1938) et Mas'ud Ma'arek (1861-1947). Malgré la polémique linguistique qui a brouillé ces deux beaux-frères et leur séparation provisoire en 1891-1893, les formes textuelles et la variété de la langue spéciale qu'ils ont instituées dans leur journal ont fondé l'écriture journalistique classique en Tunisie¹⁶ et en Libye pour des générations, à savoir jusqu'à la fin de la publication, à Sousse en 1961, du dernier hebdomadaire judéo-arabe d'Afrique du Nord, *Al-Najma* (L'Étoile), lequel avait paru presque régulièrement depuis 1921, un record de durée dans le genre.

Quant au Maroc, la presse judéo-arabe s'y est peu développée, par manque d'imprimerie hébraïque avant tout. On n'y en établit que quelques années après l'instauration du Protectorat français, en 1912. Des feuilles judéo-arabes ont vu cependant le jour dès 1892 à Tanger, où siégeaient les légations étrangères, grâce aux efforts continus de Salomon Benaïoun qui avait amené avec lui d'Oran une petite imprimerie hébraïque, à l'invitation de la Légation française. Celle-ci comptait en effet exercer par ce moyen quelque influence sur les communautés juives du Maroc et servir les intérêts français au Maroc, qui étaient en dure compétition avec ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne. Pendant une vingtaine d'années, la même feuille, celle de Benaïoun, connut différents titres, comme '*Or le-Yisra'el* (Lumière d'Israël), puis *Mebasser Tob* (L'Annonciateur de bonnes nouvelles), au gré des fermetures et réouvertures imposées ou autorisées par les autorités marocaines, le Makhzen. Comme on pouvait s'y attendre, le rédacteur-directeur se contentait de traduire des dépêches ou de résumer des articles puisés dans la presse française, ce qui le forçait à employer un très grand nombre d'emprunts au français et à d'autres langues européennes, tout en gardant le plus souvent leur morphologie originale¹⁷. Ces caractéristiques linguistiques ont été plus accentuées encore dans le nouvel hebdomadaire qu'il a fondé en 1914, *El Horria* (La Liberté), pour défendre les vues françaises pendant la première guerre mondiale puis les positions sionistes après la déclaration Balfour de 1917, allant même jusqu'à publier de longs articles en hébreu sur ces questions d'une actualité toute nouvelle pour ses lecteurs. Cette feuille de deux pages a survécu pendant un an au décès de son directeur en 1921. L'autre tentative de journal judéo-arabe fut menée par les frères Hadida en 1921-1923 à Casablanca. Il s'agit de l'hebdomadaire à tendance sioniste *Or ha-Ma'arav* (La Lumière de l'Occident), qui accordait une place

15. Robert Attal, *Périodiques et journaux juifs...*, *op. cit.* ; *id.*, *Un siècle de littérature...*, *op. cit.* ; Albert Canal, *La littérature et la presse tunisiennes de l'Occupation à 1900*, Paris, La Renaissance du Livre, 1923 ; Joseph Chetrit, « Modernité nationale et hébraïque... », *art. cit.* ; Yosi et Zivia Tobi, *La littérature judéo-arabe...*, *op. cit.* ; Eusèbe Vassel, *La littérature populaire...*, *op. cit.*

16. Joseph Chetrit, « La question linguistique dans la presse judéo-arabe... », *art. cit.* ; *id.*, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*, p. 210-214.

17. Joseph Chetrit, « Modernité nationale et hébraïque... », *art. cit.*, p. 43-45 ; *id.*, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*, p. 154-155.

importante aux affaires judéo-marocaines et à la société juive de Casablanca en particulier. En dehors des nombreux emprunts obligés aux langues européennes, l'éducation juive des rédacteurs et leurs opinions sionistes se reflètent dans les très nombreux emprunts aux textes hébraïques classiques ainsi qu'aux journaux hébraïques modernes de Palestine.

Quel élément a cependant déclenché l'éclosion et le développement de ces journaux qui, malgré leur apparition anarchique à l'origine, leur irrégularité ou même leur brièveté, ont tout de même joué un rôle certain dans l'évolution des mentalités dans les communautés juives d'Afrique du Nord, ne serait-ce que par l'élargissement des horizons d'attente et l'enrichissement de l'imaginaire juif traditionnel? La publication de ces feuilles, brochures, hebdomadaires et autres corrobore en fait les transformations socioculturelles ou sociopolitiques qui ont marqué la vie juive en Afrique du Nord dans la seconde moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle. Elle en marque en même temps les enjeux et la problématique pour les différents groupes sociaux dans les communautés juives. Cette production prolonge en effet les processus de modernisation qui ont secoué les communautés à cette époque, à la suite de la colonisation française en Algérie à partir de 1830 et de la naturalisation qui s'en est suivie en 1870. L'établissement consécutif du réseau scolaire de l'Alliance israélite universelle au Maroc et en Tunisie y joue un rôle non négligeable. Tout cela entraîne d'importantes répercussions sur les masses masculines des communautés qui ne pratiquaient jusqu'alors que leur judéo-arabe maternel¹⁸. Ces processus initiés par des puissances ou des institutions étrangères se sont généralement déployés sans grande opposition de la part des autorités rabbiniques, qui exerçaient une hégémonie aussi bien spirituelle et intellectuelle qu'une emprise sociopolitique sur les communautés¹⁹. L'écriture judéo-arabe témoigne cependant, de la part d'une nouvelle élite intellectuelle communautaire, autodidacte le plus souvent, de sentiments de réticence et même d'une volonté de résistance à l'égard de ces agents et forces de modernisation. Elle oppose à ces entreprises d'acculturation, considérées comme éloignées des traditions communautaires et poussant à l'assimilation sinon à la déjudaïsation, des points de vue traditionalistes et communautaristes, en concordance avec les croyances et les habitus culturels des communautés juives. Elle prône en revanche une ouverture contrôlée à la modernité et à ses avantages intellectuels et économiques²⁰. Elle utilise donc la langue juive locale, garante en quelque sorte de

18. André Chouraqui, *Cent ans d'histoire. L'Alliance israélite universelle et la renaissance juive contemporaine (1860-1960)*, Paris, PUF, 1965; Harvey Goldberg (dir.), *Sephardi and Middle Eastern Jewries. History and Culture in the Modern Era*, Bloomington, Indiana University Press, 1996; Simon Schwarzfuchs (dir.), *L'« Alliance » dans les communautés du bassin méditerranéen à la fin du XIX^e siècle et son influence sur la situation sociale et culturelle*, Jérusalem, Misgav Yerushalayim, 1987.

19. Dans toute l'Afrique du Nord, seule la communauté de Djerba a refusé obstinément l'ouverture d'une école de l'Alliance israélite. Voir Harvey Goldberg, « Jerba and Tripoli: A Comparative Analysis of Two Jewish Communities in the Maghreb », *Journal of Mediterranean Studies*, n° 4, 1994, p. 278-299. Au Maroc, de grandes communautés comme Marrakech et Meknes se sont montrées d'abord récalcitrantes mais ont fini par accepter l'ouverture de telles écoles.

20. Joseph Chetrit, « Nouvelle conscience de l'anomalie et de la langue... », art. cit.; *id.*,

l'identité communautaire, pour mieux sensibiliser les grandes masses et leur servir en même temps de porte-parole autoproclamés.

La presse judéo-arabe d'Afrique du Nord ne s'adonnait donc pas innocemment à la propagation de la modernité européenne, française en premier lieu, mais nourrissait à son égard une ambivalence constitutive. Avec cette réticence, elle prolongeait et amplifiait en fait les prises de position des *Maskilim*, ces hommes des Lumières hébraïques ou *Haskalah*, qui avaient essaimé à la même époque dans les grands centres urbains juifs d'Afrique du Nord, comme Tunis, Alger, Tanger et Mogador (aujourd'hui Essaouira) : ils militaient dans leurs écrits pour une adaptation calculée et méfiante des acquis de « l'esprit du temps », de « la Civilisation » (européenne s'entend), et de « l'Émancipation » aux traditions juives communautaires²¹. À Tunis comme à Alger, ces *Maskilim*, qui envoyaient en hébreu des correspondances bien informées et argumentées sur leurs communautés aux hebdomadaires hébraïques d'Europe centrale et orientale, furent d'ailleurs les promoteurs de cette presse locale et les premiers à ouvrir des journaux judéo-arabes dans leurs communautés. Leur chef de file fut sans conteste Chalom Flah (1855-1936), qui s'était lancé à Tunis à partir de 1885 dans un militantisme éducatif, intellectuel et journalistique fougueux et combattif. Il a ainsi animé une école juive qui devait concurrencer celle de l'Alliance israélite universelle, fondé de nombreux journaux judéo-arabes, assez éphémères il est vrai, contribué largement à ceux de ses collègues, préparé des manuels didactiques pour l'enseignement direct de l'hébreu fondé sur « l'apprentissage de la langue par la langue », écrit des récits en judéo-arabe, en a traduit et adapté bien d'autres dans cette langue et a rédigé des ouvrages de vulgarisation sur l'histoire juive. Il a également écrit en hébreu un essai fort documenté sur l'évolution de sa communauté au XIX^e siècle, sur ses institutions éducatives et sur le conflit ouvert entre les *Touansa* (les juifs autochtones) et les *Grana* (juifs d'origine livournaise, d'ascendance

« Modernité nationale et hébraïque... », art. cit. ; « La *Haskala* hébraïque dans le monde sépharade », art. cit. ; *id.*, *Diglossie, hybridation et diversité intra-linguistique...*, *op. cit.*, p. 379-404 ; *id.*, « *Haskala* hébraïque et *Haskala* judéo-arabe à Tunis... », art. cit. ; *id.*, « Le monde séfarade en quête de normalité... », art. cit. ; *id.*, « Chalom Flah (1855-1936), l'Alliance et l'enseignement de l'hébreu... », art. cit. ; Daniel Schroeter et Joseph Chetrit, « The Transformation of the Jewish Community of Essaouira (Mogador) in the Nineteenth and Twentieth Centuries », dans Harvey Goldberg (dir.), *Sephardi and Middle Eastern Jewries...*, *op. cit.*, p. 99-116 ; *id.*, « Emancipation and its Discontents : Jews at the Formative Period of Colonial Rule in Morocco », *Jewish Social Studies. History, Culture, Society*, vol. 13, n° 1, 2006, p. 170-206 ; Yaron Tsur, *France and the Jews of Tunisia : The Policy of the French Authorities towards the Jews and the Activities of the Jewish Elites during the Period of Transition from Moslem Independant State to Colonial Rule, 1873-1888*, Ph. D. dissertation, Hebrew University of Jerusalem, 1988 ; *id.*, « Le judaïsme tunisien à la veille de l'époque coloniale » (en hébreu), *Miqqedem Umiyyam*, n° 3, 1990, p. 79-114 ; *id.*, « *Haskala* in a Sectional Colonial Society : Mahdia (Tunisia), 1884 », dans Harvey Goldberg (dir.), *Sephardi and Middle Eastern Jewries...*, *op. cit.*, p. 146-167 ; *id.*, « Questions fondamentales concernant la *Haskalah* parmi les Juifs des pays d'Islam : l'exemple de la Tunisie », dans Samuel Feiner et Israel Bartal (dir.), *La Haskalah dans sa diversité. Nouvelles études sur la Haskalah et sa littérature*, Jérusalem, The Magnes Press, 2005, p. 201-222.

21. Joseph Chetrit, « Nouvelle conscience de l'anomalie et de la langue... », art. cit. ; *id.*, « Modernité nationale et hébraïque... », art. cit. ; *id.*, « *Haskala* hébraïque et *Haskala* judéo-arabe à Tunis... », art. cit.

judéo-espagnole)²². Les correspondances qu'il adressa en 1886-1889 à l'hebdomadaire hébraïque *Ha-Zefrah* (qui paraissait à Varsovie) offrent une analyse très aiguë et perspicace des bouleversements socioculturels que subit la communauté juive de Tunis quelques années à peine après l'ouverture de l'école de l'Alliance en 1878 – dont il condamne violemment l'enseignement déjudaïsant à ses yeux tout en défendant l'enseignement pratique des langues et des sciences – et après l'établissement du Protectorat français en 1881²³. Malgré ses démêlés avec l'Alliance, il fut engagé en mai 1900 comme professeur d'hébreu à l'école de Sousse, où il continua d'enseigner jusqu'à son départ à la retraite en 1925. Il y poursuivit ses tentatives de réformer et d'améliorer l'enseignement de l'hébreu et des matières juives en proposant des programmes détaillés et en composant un important commentaire biblique fondé sur la logique du texte et la logique grammaticale, toutes œuvres qui sont encore inédites. En 1928, il fut nommé grand rabbin de sa communauté d'adoption à l'âge de 74 ans²⁴.

La resémiotisation du monde et du destin juif

L'œuvre et la personnalité de Chalom Flah illustrent de manière exemplaire les débats d'idées qui agitaient les *Maskilim* d'Afrique du Nord, qu'ils se fussent exprimés en hébreu ou en judéo-arabe, ainsi que le militantisme culturel et social des directeurs et rédacteurs de ces journaux juifs locaux. Elles informent sur leurs tentatives émouvantes de conciliation, sinon d'harmonisation, entre la modernité et la tradition, entre les croyances juives et les comportements qu'elles commandent, garants à leurs yeux de la survie communautaire, et les bienfaits intellectuels, sociaux et économiques de la modernité externe, qu'ils tenaient à domestiquer pour mieux la contrôler. Toutes ces tentatives d'hybridation culturelle et intellectuelle se répètent d'ailleurs dans le très grand nombre d'œuvres littéraires ou pratiques, écrites directement ou adaptées en judéo-arabe, dans tous les genres discursifs, édificateur, informatif, narratif, vulgarisateur, romanesque, poétique, didactique ou ludique, qui ont accompagné à Tunis, à Alger puis à Sousse l'épanouissement de cette presse judéo-arabe²⁵.

C'est cette hybridation des idées, des aspirations et des velléités littéraires et intellectuelles qui se déverse à foison dans ces écrits journalistiques et en configurent les structures lexicales, discursives et textuelles, lesquelles figurent en fait les tentatives d'une resémiotisation du monde juif et non-juif à travers des éditoriaux, des reportages, des articles de fond, des dépêches, des comptes-rendus, des commentaires. Ces textes étaient écrits directement par les directeurs et rédac-

22. Il s'agit de l'ouvrage *Zedek Ouichalom* [sic!] (Justice et Paix), publié en 1897 à Tunis sous le pseudonyme Haro'eh (le visionnaire).

23. Joseph Chetrit, « *Haskala* hébraïque et *Haskala* judéo-arabe à Tunis... », art. cit.

24. Joseph Chetrit, « Chalom Flah (1855-1936), l'Alliance et l'enseignement de l'hébreu... », art. cit.

25. Robert Attal, *Un siècle de littérature...*, op. cit.; Joseph Chetrit, « Modernité nationale et hébraïque... », art. cit.; *id.*, *Trésors et textures d'une langue...*, op. cit., p. 105-222; Yosi et Zivia Tobi, *La littérature judéo-arabe...*, op. cit.

teurs ou bien repris de journaux européens ou d'agences de presse et traduits ou adaptés en judéo-arabe. Après quelques années, cette écriture souvent irrégulière donna naissance à deux nouveaux discours juifs très diversifiés en Afrique du Nord, le discours journalistique et didactique d'un côté et l'écriture littéraire de l'autre²⁶.

Fonctions sociales et fonctions cognitives du discours journalistique

Depuis son institutionnalisation et sa diffusion de masse en Occident, le discours journalistique remplit différentes fonctions politiques, sociales et culturelles en rapport direct avec les fondements de la société ouverte qui l'a engendré et qu'il nourrit en retour²⁷. Il réduit tout d'abord l'opacité du champ politique ainsi que celle des mécanismes sociaux et économiques qui en dépendent tout comme des réseaux sociaux qui en tirent profit. Il permet aussi, dans les régimes démocratiques ou semi-démocratiques, l'exercice de la pluralité des voix et légitime la diversité des pôles d'intérêts en leur donnant voix au chapitre par la liberté d'expression. Il rend compte d'autre part des changements sociaux et culturels d'une société ou de différents groupes sociaux et favorise par là même le changement social. Il meuble aussi parfois des moments ludiques grâce à la lecture de textes captivants ou d'exercices de langage, comme les mots croisés et autres.

En outre, le discours journalistique et les organes de presse qui le diffusent contribuent à créer un espace public ouvert, où les intérêts, les problèmes, les conflits, les affaires brûlantes et courantes d'une communauté locale, régionale ou nationale sont abordés, débattus et portés à la connaissance et à la mobilisation d'un large public, dont les dimensions dépendent bien évidemment du nombre de lecteurs directs et indirects. Pour les communautés juives d'Afrique du Nord, dont seules les deux oligarchies traditionnelles – l'oligarchie rabbinique d'un côté et l'oligarchie marchande de l'autre – monopolisaient la parole publique en périodes normales comme en périodes de crise, l'ouverture de journaux où les questions communautaires pouvaient se déverser comme à Oran, Tunis puis Sousse ou Casablanca a constitué une sorte de révolution dans la gestion du discours public et des affaires communautaires, incitant un plus grand nombre de membres à se sentir concernés et à se mobiliser pour la conduite des affaires et des projets communautaires. Le combat pour une plus grande démocratisation des institutions communautaires et des réformes dans la distribution des maigres revenus communautaires, destinés surtout à l'aide aux pauvres, est devenu un slogan de lutte pour cette nouvelle élite auto-promue par la presse²⁸. D'autre part, après la déclaration Balfour de 1917 et le développement des activités sionistes dans le monde, le sentiment national juif a commencé à gagner du terrain et le volume des articles et dépêches sur le sionisme, la Terre d'Israël et la Palestine n'a cessé d'augmenter.

26. Joseph Chetrit, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*, p. 105-222.

27. Patrick Charaudeau, *Le Discours d'information médiatique...*, *op. cit.*; *id.*, *Les médias et l'information. L'impossible transparence*, Bruxelles, De Boeck, 2005; Sophie Moirand, *Les discours de la presse quotidienne: observer, analyser, comprendre*, Paris, PUF, 2007.

28. Joseph Chetrit, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*, p. 327-386.

Ces fonctions globales diversifient l'écriture journalistique et la forcent sans cesse à innover, sur le plan énonciatif comme sur le plan lexical, pour coller au changement pris en considération ou au moins le refléter. Mais d'autres fonctions en découlent, qui sont d'ordre cognitif et procédural, aussi bien pour les journalistes et les rédacteurs qui rendent compte de phénomènes et de processus nouveaux ou continus que pour les lecteurs qui en prennent connaissance et les répercutent autour d'eux, consciemment ou inconsciemment. Cette écriture se traduit entre autres par les processus cognitifs et formatifs suivants :

L'élargissement des aires de savoirs, des faits de conscience et des champs de perception. Dans la presse judéo-arabe, comme pour la presse en général²⁹, c'est la conséquence directe de la description de nouveaux faits, de nouveaux phénomènes et événements ou encore de leur nouvelle prise en considération continue d'un numéro à l'autre. C'est ce qui conduit aussi à l'innovation lexicale et énonciative, afin de rendre compte d'entités nouvelles. Cela est particulièrement vrai à une époque, la fin du XIX^e siècle s'entend, où les progrès et découvertes scientifiques et technologiques, tout comme les bouleversements socio-culturels qu'ils causent, commencent à s'accélérer. À ces nouveaux domaines de connaissance, même quand ils ne sont que le fruit d'une vulgarisation parfois simpliste, s'ajoute la découverte de situations juives normales ou normalisées, comme en Europe occidentale, et de situations juives catastrophiques, en Europe centrale et orientale et dans les Balkans, où s'intensifie l'antisémitisme. Toutes ces nouvelles aires de significations scientifiques, techniques, culturelles, sociales et politiques exigent une innovation linguistique et énonciative dans les organes qui en rendent compte.

Un changement de perspective sur les réalités du monde et leur évolution. La mise en relief du changement dans les réalités et dans la marche du monde amène à une diversification des regards sur ce qui constitue le monde, et en particulier à une prise de conscience de l'Autre, proche ou lointain, de ses comportements et ses spécificités, même si cela est présenté le plus souvent avec condescendance ou même avec dérision. La presse judéo-arabe a certes consacré une part importante de ses pages à la situation des Juifs dans le monde, mais par ce biais elle a aussi rendu compte des peuples au milieu desquels ils vivaient, des pays, des centres urbains et ruraux, des dirigeants et de leur politique. Cette nouvelle prise de conscience de l'extériorité juive et non-juive se traduit normalement par une relativisation de la durabilité et de la continuité des phénomènes et processus, de la constance et de la fixité des faits sociaux et politiques, et parfois même du bien-fondé de croyances ancestrales et de comportements consacrés et même sacrés par la tradition. À ce sujet, il faudrait cependant ajouter qu'aucun organe de presse judéo-arabe en Afrique du Nord n'a jamais milité ni même tenté de mettre en doute directement ou indirectement le bien-fondé de la Loi juive et de ses commandements pour la vie juive la plus orthodoxe, ni milité pour sa réforme. S'il existait des critiques sur les comportements, celles-ci concernaient surtout des croyances magiques ou superstitieuses. D'autre part, malgré cet élargissement du

29. Voir les travaux cités de Patrick Charaudeau et Sophie Moirand.

regard sur autrui et le monde, le tropisme judéo-centré concernant le peuple juif et ses spécificités, son destin et ses souffrances n'a pas diminué, bien au contraire, parce que c'est une donnée de l'identité juive communautaire, sous la bannière de laquelle les journalistes écrivaient et rédigeaient leurs papiers. Ce nombrilisme juif se déploie particulièrement dans les dépêches, articles et commentaires qui ont été consacrés à des personnalités juives qui ont réussi en différentes parties du monde, en dehors de leurs communautés, dans la banque et la finance, le commerce international, dans la politique et la diplomatie ainsi que dans la science et la technologie.

Figures de la sémiotisation du monde dans le discours journalistique

Comment tous ces domaines nouveaux, renouvelés ou continués à chaque livraison sont-ils structurés de manière à former un ensemble cohérent de significations? En d'autres termes, comment cette saisie du monde avec ses éléments innombrables et diffus s'effectue-t-elle et comment est-elle organisée et véhiculée à travers le discours? Depuis que l'homme a pris conscience du monde et de son existence au monde et a tenté d'en faire part, gestuellement puis verbalement, à d'autres hommes de son groupe ou d'autres groupes, à des éléments ou des forces de la nature ou bien à des êtres suprêmes, la signification de ses intentions et le sens ou les sens de ses gestes, de ses actes et de ses paroles sont devenus inséparables de toute action humaine et de toute parole humaine, en fait de la vie humaine tout court. Pour nous, la sémiotisation consiste en cette prise de conscience de phénomènes, internes ou externes, par le locuteur ou le scripteur, puis en leur extériorisation par une production de sens et de significations qui les concernent à travers des actes sémiotiques, linguistiques ou non linguistiques. Le sens accompagne ainsi tous nos actes et toutes nos activités comme toutes nos pensées. Mais, étant donné que la signification est d'abord un état de conscience ou un ensemble d'états de conscience, individuels et abstraits, liés certes à des concepts partagés mais non communicables automatiquement d'une conscience à l'autre, l'homme a eu recours à différents moyens et à différents supports et canaux concrets pour véhiculer ses significations. Le moyen le plus abouti et le plus performant à cet effet est offert sans conteste par les langues naturelles avec leur panoplie de règles grammaticales et discursives, d'entités significatives instituées (ou en voie d'institutionnalisation et de fixation) et de schèmes énonciatifs et textuels.

L'usage naturel de toute langue humaine dans tout contexte et dans tout but se fonde ainsi sur ce besoin de signification et engendre en même temps des significations à travers les dires et les énoncés, oraux ou écrits, produits lors de cet usage. Précisons-le, c'est en effet à travers des énoncés et des textes que le sens et les signifiés qui le composent se transmettent et non à travers des mots. Ceux-ci, formant le lexique d'une langue, ne sont en fait que la cristallisation et l'institutionnalisation de signifiés qui ont été échangés et négociés au cours d'une ou plusieurs interactions, directes ou indirectes, et qui ont été conventionnalisés à un certain moment de leur conception, conceptualisation et manipulation. D'autre part, en tant qu'émanation première de toute vie sociale, les significations

engendrées et véhiculées au cours d'une interaction sont d'essence sociale et les dires, les énoncés et les textes produits pour les manifester forment eux aussi des entités nécessairement sociales. Celles-ci forment telle ou telle activité discursive dépendant du domaine de significations à manifester, de ses objectifs, de ses structures, de ses traditions et de ses genres et catégories.

Comme toute activité discursive, le discours journalistique participe de cette dualité constitutive de l'activité sémiotique, ou *semiosis* : il se fonde d'une part sur un ensemble infini de signifiés, investis dans le monde et ses éléments humains et non-humains, et il cherche de l'autre à les manifester de façon adéquate, cohérente et pertinente à travers des textes de différentes catégories et de différents types, ici des textes écrits. C'est ce double mouvement originel et finalisé à la fois de la *semiosis* qui constitue pour nous le processus de sémiotisation (ou de resémiotisation) qui se déploie dans n'importe quel genre de discours et dans n'importe quel type de texte, non pas de façon arbitraire mais au contraire selon des figures ordonnées, le plus souvent inconscientes et que nous essayons d'expliquer ici. Ces figures ressortissent entre autres à l'origine du sens, à ses fondements, à ses procédures de fabrique, à ses modalités et à ses finalités³⁰.

Nous envisagerons ces différentes figures du sens telles qu'elles se déploient dans le discours journalistique en général et dans le discours judéo-arabe en particulier, en comparaison ou en opposition au déploiement du sens dans le discours religieux juif, considéré comme ayant une origine divine, et dans le discours homilétique et mythique qui formait jusqu'à l'intrusion de la modernité dans les communautés l'essentiel du discours public autorisé ; il était largement diffusé dans les synagogues et dans des célébrations familiales ou communautaires³¹. À nos yeux, le discours journalistique judéo-arabe, en tant que porteur de cette modernité naissante à l'intérieur des communautés juives d'Afrique du Nord, propose une nouvelle sémiotisation du monde, à une échelle souvent rudimentaire. Par rapport aux significations déjà investies dans le monde par le discours religieux et homilétique, il constitue en fait une resémiotisation du monde.

L'origine du sens dans le discours journalistique est par essence multifocale et multipolaire, pluri-vocale et polyphonique, puisque le sens émane de différentes

30. Pour d'autres modèles de sémiotisation, de conceptualisation et d'énonciation, voir par exemple Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard 1982 ; *id.*, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Le Seuil, 2001 ; Jean Caron, *Les régulations du discours. Psycholinguistique et pragmatique du langage*, Paris, PUF, 1983 ; Oswald Ducrot, *Le dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984 ; Michel Fayol, *Des idées au texte. Psychologie cognitive de la production verbale, orale et écrite*, Paris, PUF, 1997 ; Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966 ; *id.*, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969 ; François Rastier, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 2009 ; Anne Reboul, *Langage et cognition humaine*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2007. Pour une approche discursive de la sémiotisation, voir Joseph Chetrit, *Diglossie, hybridation et diversité intra-linguistique...*, *op. cit.* ; *id.*, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.* ; *id.*, « Socio-pragmatique du texte et de sa cohésion... », art. cit.

31. Joseph Chetrit, « Tradition du discours et discours de la tradition dans les communautés juives du Maroc », dans Sophie Menashe (dir.), *Communication in the Jewish Diaspora. The Pre-Modern World*, Leiden, Brill, 1996, p. 339-407.

sources, de différentes autorités et de différents phénomènes, états du monde, événements et processus envisagés et sujets à l'élaboration discursive. En cela, il se trouve diamétralement opposé à l'origine unique, sacrée et mythique du discours homilétique, considéré comme répercutant une parole divine. Cette désacralisation de la parole publique s'accompagne ainsi de la démythification du discours public.

Concernant le fondement premier du sens, le discours journalistique opère une sémiotisation d'immanence, en rapport direct avec les phénomènes, les événements ou les états envisagés, lesquels déploient chacun une causalité et une logique propres ou bien une causalité à scénarios multiples, en fonction des domaines d'activités concernés et des situations décrites. Par là même, il s'oppose catégoriquement à l'omniprésence de la transcendance, fondatrice du discours religieux général juif et du discours homilétique qui en donne une interprétation autorisée et qui clame partout une causalité divine ou en rapport avec les relations que l'individu juif et le peuple tout entier entretiennent avec l'Éternel et ses commandements. À la causalité extrinsèque prônée par le discours homilétique s'oppose une causalité intrinsèque multiple dans le discours journalistique.

Cela obéit à une procédure sémiotique. Le discours journalistique se fonde en effet sur une sémiotisation continue, renouvelée et renouvelable, en fonction des événements, des développements, des rebondissements ou de l'évolution plus ou moins régulière des processus décrits ou pris en considération, et en fonction de leurs changements et transformations intrinsèques. Il favorise ainsi une sémiotisation ouverte, souvent même diffuse, malgré le système d'idées ou de pensée ou bien les croyances idéologiques affichées par les scripteurs³². Cela l'éloigne beaucoup du principe de sémiotisation d'ordre divin, première et définitive, consacrée et perpétuée par la tradition communautaire, avec sa panoplie de textes sacrés et de commentaires, de commandements et de recommandations, couvrant tous les aspects de la vie juive, et qui relègue les changements au rang de simples incidents ou accidents de la vie. Cette sémiotisation du monde par le discours journalistique, sans cesse renouvelé, conduit en fait à une resémiotisation infinie, car, contrairement aux textes fondateurs de toute civilisation ou de toute tradition qui sont fixes par définition, encore que leurs commentaires ne le soient pas, les textes journalistiques ne sauraient jamais être figés et leur reproduction tels quels dans de nouveaux numéros les rendrait suspects sinon absurdes.

Quelles en sont les modalités du sens? Dépendant de la pluralité immense des phénomènes, états et événements pris en considération, la sémiotisation journalistique est par essence diversifiée, éclatée même, mais fondamentalement descriptive ou narrative et transparente en principe³³, tâchant de coller aux différents aspects des entités et processus envisagés. Elle se structure dans des textes informatifs, narratifs, commentatifs ou hybrides, ou bien procéduraux à travers des jeux, des recettes et des instructions pratiques, ou même persuasifs à travers

32. Voir Sophie Moirand, *Les discours de la presse quotidienne...*, *op. cit.*

33. Patrick Charaudeau, *Les médias et l'information...*, *op. cit.*

la publicité ou la réclame qui était dans les limbes à la fin du XIX^e siècle³⁴. Elle est même souvent didactique, de façon directe et indirecte, mais elle n'est jamais globalement métaphorique ni allégorique. La métaphore (souvent sous sa forme hyperbolique) et l'allégorie constituent en revanche deux modalités centrales dans le discours homilétique consacré, et cela même pour signifier les règles de comportement ordonnées ou suggérées par l'Écriture, les sources bibliques, talmudiques et post-talmudiques. Comme de grands quotidiens européens, les grands journaux judéo-arabes avaient épousé la formule du feuilleton dont les tranches différentes se poursuivent d'une livraison à l'autre, pour mieux fidéliser leurs lecteurs et encourager les abonnements, mais ce discours imaginaire n'est qu'un complément ludique au discours descriptif, narratif et commentatif de base.

Si l'on s'intéresse à la finalité du sens, on observe que, malgré ses prétentions à l'objectivité et à la représentation serrée des états, phénomènes et événements envisagés, le discours journalistique opère une sémiotisation doublement orientée, tant du point de vue de la source, le journaliste-rédacteur, qui ne saurait laisser au vestiaire ses partis pris, opinions et prises de position idéologiques quand il produit ses textes, que des points de vue imaginés ou représentés prêtés aux destinataires, les lecteurs, qu'on cherche à informer ou à convaincre. En cela aussi, le discours édificateur et mythique de la tradition juive, considérée comme d'origine divine, diffère foncièrement du discours journalistique. Dans son travail d'édification permanente, il répète à l'excès le rappel aux devoirs religieux, à l'ordre traditionnel, à l'obéissance à l'Éternel, à l'observance de ses lois et au respect des comportements religieux, autorisés ou prohibés³⁵.

Cette série d'oppositions illustre la sérieuse évolution des mentalités qu'ont connue les premiers *Maskilim* d'Afrique du Nord qui se sont lancés à leur corps défendant dans l'écriture journalistique et ont rompu avec le discours ancestral, qui continuait d'avoir cours dans leurs communautés. On l'a dit, non seulement ils n'ont pas renié leur judaïsme mais ils cherchaient au contraire à le revaloriser et à le renforcer en propageant les idées de progrès, de justice sociale et de liberté que la modernité française proposait. Mais à travers leur écriture, ce n'est pas seulement ces valeurs sociales qu'ils ont adoptées, ils ont épousé aussi une conception ouverte – disons même laïque – du monde et de ses réalités multiples et complexes, où la causalité divine tenait une place marginale – sauf quand ils traitaient des fondements de la vie juive – et où seules les caractérisations intrinsèques des phénomènes et des événements expliquaient normalement leur marche ou leur déroulement.

Les nouveaux modes d'expression dans la presse judéo-arabe

Ces processus sociaux et cognitifs de sémiotisation journalistique du monde ne sauraient être séparés des nouveaux modes d'expression, par lesquels on essaie de rendre compte de nouveaux faits qui affleurent à la conscience, ou leurs déve-

34. Sophie Moirand, *Les discours de la presse quotidienne...*, *op. cit.*

35. Joseph Chetrit, « Tradition du discours et discours de la tradition... », art. cit.

loppements, car ils les fondent en fait. Il est vrai qu'aujourd'hui il est presque impossible de remonter, dans la presse, la filière de conception, de conceptualisation, de dénomination et de diffusion des néologismes et tournures qui reflètent ces processus, ne serait-ce qu'en raison du grand nombre d'assistants, d'agents et d'agences (de presse et autres) impliqués dans la chaîne journalistique et qui sont le plus souvent d'ailleurs anonymes, en dehors du signataire de l'article³⁶. Une telle pluralité de rôles et un tel anonymat n'existaient pas aux débuts de la presse judéo-arabe, ni même par la suite, car, le plus souvent, le responsable du journal réunissait en sa personne les rôles de reporter, de rédacteur et même de directeur de la feuille. Concernant les journalistes de la première génération qui nous intéresse ici, leur écriture et leurs choix linguistiques en judéo-arabe étaient les leurs propres. Pour eux, comme pour leurs lecteurs, ces différents processus cognitifs et socioculturels sont devenus incontournables, parce qu'ils constituent les fondements de l'écriture journalistique et de ses aspirations ou vellités à rendre compte du monde et de ses réalités (de nos jours, de ses virtualités aussi), en fait leur trouver ou leur assigner des significations³⁷.

La dimension littéraire de l'écriture journalistique

Mais l'écriture journalistique, dès ses débuts, n'a jamais cherché à forger un langage technique ou neutre pour représenter et présenter le monde aux lecteurs. Au contraire, ce travail d'écriture a toujours été considéré comme s'apparentant à l'écriture littéraire, exigeant donc un travail sur la langue et une recherche du style, c'est-à-dire des moyens d'expression, discursifs, énonciatifs, syntaxiques et lexicaux, les plus appropriés dans les différentes catégories de textes et les genres journalistiques pour intéresser les lecteurs³⁸. Ce travail sur le style littéraire ou quasi-littéraire des journalistes ne s'est jamais démenti en France, notamment depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, quand des auteurs célèbres en France par exemple, comme Émile Zola (1840-1902) ou Guy de Maupassant (1850-1893), ont pratiqué aussi l'écriture journalistique et lui ont transmis de leur lustre littéraire. Cependant, si les figures de style ne manquent pas dans l'écriture journalistique, cette écriture qui se consacre à la narration d'événements et à la description de situations du monde n'a rien à voir avec la fictionalité qui fonde la littérature romanesque dans toutes ses catégories³⁹ ni le lyrisme débordant, ouvert ou couvert,

36. Louis Guespin, « Néologie et énonciation. Problèmes théoriques et méthodologiques », *Langages*, vol. 8, n° 36, 1974, p. 74-82; Léon Guilbert, *La créativité lexicale*, *op. cit.*; Jean-François Sablayrolles, *La néologie en français...*, *op. cit.*; *id.* (dir.), *L'innovation lexicale...*, *op. cit.*

37. Voir Sophie Moirand, *Les discours de la presse quotidienne...*, *op. cit.*

38. Paul Aron et Vanessa Gemis, dossier « Le littéraire en régime journalistique », *Contextes*, n° 11, 2012; Francis Marcoin, « L'éventail poétique de Maupassant », *Revue des Sciences Humaines*, n° 225, juillet-septembre 1994, p. 9-35; Henri Mitterrand, *Zola journaliste, de l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus*, Paris, Armand Colin, 1962; Jacques Mouriquand, *L'écriture journalistique*, Paris, PUF, 1997; Marie-Ève Théventy, *La littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2007.

39. Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.

de la poésie. Ces poussées stylistiques font donc partie du travail d'adéquation expressive que les journalistes se devaient de rechercher afin de mieux fidéliser leurs lecteurs. Il est vrai cependant que l'usage inconsidéré de ces figures littéraires tourne parfois au style fleuri ou même boursoufflé dans certains genres journalistiques, le reportage sportif par exemple, mais il concerne avant tout des réalités humaines ou naturelles, dont le journal essaie de rendre compte à ceux qui ne les ont pas vécues. La représentation journalistique du monde, de ses phénomènes, de ses situations, de ses événements et de son évolution aspire à en être le miroir réfléchissant et non déformant, invitant au savoir et à la réflexion et parfois même au rêve mais non pas au transport imaginaire, encore que l'imaginaire garde tous ses droits dans la lecture de journaux.

Les journalistes qui ont ouvert à Tunis ou à Alger les premiers journaux en judéo-arabe étaient bien conscients de cette dimension littéraire de leur entreprise. Chalom Bekhache à Alger⁴⁰, Jacob Chemla, Mas'ud Ma'arek et Chalom Flah à Tunis s'adonnaient autant à la publication d'ouvrages de vulgarisation et de fiction, qu'ils avaient eux-mêmes composés ou adaptés, qu'à l'écriture d'articles et d'éditoriaux, et ils tenaient même à faire la jonction entre les deux types d'écriture en publiant dans leurs journaux des feuilletons à thèmes juifs et non-juifs, le tout en judéo-arabe évidemment. Leur sensibilité littéraire avec ses velléités stylistiques et ses structures textuelles nouvelles s'accordait à leur aspiration visant à se démarquer des écrits judéo-arabes traditionnels et des variétés du judéo-arabe quotidien ou spécial, pour participer à cet « esprit du temps » et à la modernisation de leurs communautés de l'intérieur. Afin de mieux comprendre leurs options et leurs choix, il nous faudra d'abord présenter sommairement la diversité linguistique du judéo-arabe qui était alors à leur disposition et qu'ils tenaient à changer ou à améliorer.

Les variétés de langue dans le judéo-arabe traditionnel d'Afrique du Nord

Comme toutes les langues juives, le judéo-arabe s'est forgé depuis le haut Moyen Âge par des pratiques linguistiques doubles dans les communautés juives, l'usage des dialectes arabes locaux dans l'interaction quotidienne d'un côté et l'usage commentatif et liturgique des textes hébraïques et araméens de l'autre. C'est cette diglossie permanente, laquelle concernait particulièrement les hommes de la communauté, puisqu'ils étaient les seuls autorisés à étudier les textes fondateurs, qui a engendré les formes et structures hybrides spécifiques du judéo-arabe (comme des autres langues juives). L'hybridation touche aussi bien le lexique du judéo-arabe quotidien que ses structures textuelles et sémantiques. Elle se traduit d'abord par l'intégration de milliers de termes et d'expressions hébraïques dans la langue parlée comme dans la langue professionnelle des locuteurs de formation rabbinique, des éléments empruntés à tous les états de la langue hébraïque, créés localement par les locuteurs ou bien transformés dans leur morphologie comme dans leurs significations. Comme on pourrait s'y attendre, la langue des commen-

40. Voir Robert Attal, « Les livres de R. Chalom Bekhache... », art. cit.

taires et homélies rabbiniques regorge de tels hébraïsmes et met à contribution aussi bien des fragments de textes bibliques et post-bibliques transposés tels quels ou mêlés d'éléments arabes ainsi qu'une multitude de termes hébraïques en rapport avec les thèmes abordés dans ce discours rabbinique⁴¹. Une autre variété de langue se fonde intégralement sur ces usages hybrides de l'hébreu et de l'arabe : il s'agit des différentes langues secrètes que pratiquaient certains marchands ou corporations professionnelles, comme les bijoutiers, pour camoufler des significations qu'ils tenaient à soustraire à l'entendement de locuteurs non-juifs surtout. Dans de telles pratiques, les radicaux d'origine hébraïque sont insérés dans des structures morphologiques et syntaxiques arabes pour dissimuler le camouflage en quelque sorte⁴².

En dehors de ces variétés générale et spéciale, le judéo-arabe comportait une autre variété de langue hybride, c'est la langue calque des traductions de textes bibliques et post-bibliques⁴³. Celle-ci a servi dans l'éducation communautaire traditionnelle à enseigner aux enfants la traduction littérale des éléments lexicaux de ces textes, lesquels servaient par ailleurs dans la para-liturgie synagogale et familiale. Ces traductions calques conservaient d'un côté l'ordre syntaxique des éléments formant les versets ou les fragments hébraïques originaux et véhiculaient de l'autre un lexique arabe très varié, dont certains éléments remontent aux œuvres classiques du Moyen Âge ou au judéo-arabe moyen qui a servi entre les IX^e et XV^e siècles la création intellectuelle juive en Andalousie comme dans les autres contrées arabo-musulmanes et se trouvait proche de l'arabe littéraire classique. Pour les poètes qui ont écrit leurs pièces en judéo-arabe, cette langue artificielle mais très riche sur le plan lexical a constitué un matériau de choix pour relever le niveau de langue de leur production et la distinguer de la langue quotidienne. Une autre source d'inspiration pour ces poètes était la langue de la poésie arabe de l'environnement musulman local, qui était elle aussi hybride et alliait dans les mêmes chansons-poèmes des vocabulaires empruntés aux textes arabes classiques avec des structures morphologiques et syntaxiques de la langue parlée. La poésie orale des femmes juives, qui servait dans les célébrations familiales, fastes et néfastes provenait elle aussi pour l'essentiel de corpus arabo-musulmans à thématiques lyriques et romantiques, mais transformés et judaïsés par des siècles d'interprétation féminine juive. Dans l'usage quotidien des femmes juives, cette veine poétique était amplifiée par les milliers de proverbes et d'énoncés formulaires eux aussi d'origine arabo-musulmane pour la plupart⁴⁴.

41. Moshe Bar-Asher, *Traditions linguistiques des Juifs d'Afrique du Nord*, Jerusalem, Institut Bialik, 1998 (en hébreu) ; Joseph Chetrit, « *Haskala* hébraïque et *Haskala* judéo-arabe à Tunis... », art. cit. ; *id.*, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*

42. Joseph Chetrit, *Diglossie, hybridation et diversité intra-linguistique...*, *op. cit.*, p. 545-564 ; *id.*, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*, p. 241-249, 436-451.

43. Moshe Bar-Asher, *Traditions linguistiques...*, *op. cit.* ; *id.*, *Le Commentaire biblique Leshon Limmudim de Rabbi Raphael Berdugo*, 3 vol., Jérusalem, Institut Bialik, 2001 (en hébreu) ; Joseph Chetrit, *Diglossie, hybridation et diversité intra-linguistique...*, *op. cit.*, p. 515-540.

44. Joseph Chetrit, *Trésors et textures d'une langue...*, *op. cit.*, p. 529-658.

Les nouveaux modes d'expression dans les différents journaux

Les sources linguistiques juives ne manquaient donc pas aux premiers journalistes qui avaient fondé leurs journaux. Comme cela a été le cas dans les organes judéo-algériens, ils pouvaient tout simplement continuer l'écriture judéo-arabe traditionnelle, quitte à l'enrichir par des emprunts à la langue calque et à la poésie judéo-arabe qui véhiculaient des lexiques très variés. Quant aux unités lexicales désignant des entités politiques, sociales, culturelles, scientifiques et technologiques, dont aucune trace ne se trouvait dans ces différentes variétés de langues juives, on n'avait qu'à les emprunter directement aux langues européennes, comme on avait fait pendant des générations pour l'espagnol et le français⁴⁵. Et c'est ce qui a été adopté en effet dans les différentes feuilles, éphémères ou durables, qui ont circulé en Algérie et au Maroc, avec l'intégration superficielle ou profonde de la morphologie originale dans les structures morpho-syntaxiques du judéo-arabe.

Pour en donner une idée, lisons un texte bref du journal *Beit Ysra'el* d'Alger⁴⁶. Il s'agit d'une dépêche provenant de la communauté de Theniet El-Had, située à quelque 350 kilomètres au sud-ouest d'Alger :

מן תניית אלחד ראהום יעלמונא וואיין פי 25 לשהאר אלי גאז גא
לספיקטור ובזיטאר לסקולאת ועגבוהו ייאסר. ומשא לסקולא דל בנאת
וקעדו הינאך הווא ומסייו למיר ולאגוואן דימיר ומוסיו דומין וגווחלום
לאגזאמאן לל בנאת ורבחו זוג בנאת דל יהוד ובנת וחדא רומיין
שארטיפיקא די קור. ליסאמין דל בנאת ליהוד מאדמוחיל צלטאנה די משה
אדהאן, עישא די מכלוף ׳י ישו דיליגי די כונסיסטואר, ופרחו ביהום ייאסר.
[...]

Ce court extrait comprend les noms de fonctions et les titres français suivants, qui dénotent tous des entités sociales introduites dans la vie juive par la colonisation française et la naturalisation :

- des fonctions administratives ou politiques nouvelles : « l'inspecteur » (tronqué ici de sa première syllabe), « le maire », « l'adjoint du maire », « délégué du consistoire » (et « conseiller municipal » dans la suite du texte), où les marques syntaxiques des compléments de nom (« di » pour « du ») sont transposées en judéo-arabe ;
- des activités et sanctions éducatives nouvelles : « l'examen », « le certificat de cours » ;
- des titres d'interaction et de déférence : « monsieur », « mademoiselle ».

45. Joseph Chetrit, « L'influence du français dans les langues judéo-arabes... », art. cit.

46. *Beit Ysra'el*, n° 49, 9 juin 1892, p. 8. Le texte peut se traduire ainsi : « De Theniet El-Had on nous fait savoir que le 25 du mois dernier, l'inspecteur est venu en visite dans les écoles et qu'il en a été très satisfait. Il s'est rendu à l'école des filles avec Monsieur le maire, l'adjoint du maire et Monsieur Domine. Ils ont fait passer l'examen aux filles, deux filles juives l'ont réussi ainsi qu'une européenne ; elles ont obtenu le certificat de cours. Les filles juives s'appellent Mademoiselle Sultana, fille de Moïse Dahan, Aïcha fille de Makhoulouf Benichou, délégué du Consistoire. Tous en ont été heureux. [...] ».

D'autre part, le texte comporte un nom emprunté à l'espagnol : « *skola/skolat* » de « *scuola* » (prenant ici une forme de pluriel arabe), qui appartient à l'ancien fonds de termes espagnols et judéo-espagnols intégrés dans le judéo-arabe d'Alger depuis la fin du xv^e siècle et peut-être même avant. Le terme de « *romi/romiya* », de Rome, signifiant européen, européenne a été quant à lui intégré dès le Moyen Âge. En outre, deux formes verbales hybrides figurent dans le texte : « *bizitar* », de « *visitar/visiter* » et « *borar/botaro* », de « *votar/voter* » (dans le reste du texte), qui intègrent un radical français (visit-/vot-), dont la consonne labiale fricative [v] est réalisée ici comme une bilabiale occlusive [b] et le suffixe verbal espagnol (-ar). Lorsque ces verbes sont conjugués aux différentes personnes, ils prennent évidemment les préfixes et suffixes de la conjugaison judéo-arabe, comme ici « *botaro* » (ils ont voté, ils ont élu), ce qui résulte en une hybridation trilinguistique.

En dehors de ces emprunts aux langues européennes, qui s'étaient déjà intégrés dans le judéo-arabe d'Alger par suite du bilinguisme français et judéo-arabe de plus en plus répandu parmi les locuteurs juifs d'Alger, les autres caractéristiques du texte réfléchissent les usages et structures de la langue juive quotidienne. Un emploi syntaxique et un usage phonétique serviront à le prouver : le premier consiste en la particule de possession (*di/d-*) qui introduit le second terme d'un état construit et le second se reconnaît à l'amuïssement de la consonne [h] dans le pronom enclitique (*hum*) précédé de la préposition [l] : (*lhum > lum*), comme dans le syntagme : « וְהוּוּלוּם » (ils leur ont fait passer).

Ainsi donc, ce premier modèle de rénovation linguistique se fonde sur l'emploi illimité d'emprunts lexicaux nouveaux, simples ou complexes, aux langues étrangères qui en ont fourni les concepts et les usages aux locuteurs judéo-arabophones, en fonction des besoins d'expression et de présentation. L'utilisation de ces néologismes progressivement intégrés et « judéo-arabisés » comble d'un côté des vides ou des manques lexicaux dans la langue matrice et sauvegarde de l'autre les structures syntaxiques et énonciatives de cette langue, évitant des bouleversements et des refontes que le lecteur moyen ne comprendrait pas et n'admettrait pas.

Naissance et développement du néo-judéo-arabe moyen à Tunis

La solution modérée, intégrative, adoptée par les journalistes d'Algérie puis par ceux du Maroc n'a pas été entérinée par leurs confrères de Tunisie. Ceux-ci, aspirant à donner un lustre littéraire à leur écriture journalistique, ont opté au contraire pour une solution radicale qui les a conduits à forger une nouvelle variété dans le judéo-arabe local, laquelle mêle un lexique et une syntaxe proches de l'arabe musulman administratif ou semi-classique à une morphologie proche des emplois du judéo-arabe quotidien⁴⁷. Dans leurs articles de fond, leurs reportages, leurs éditoriaux et leurs feuilletons, ils ont particulièrement tenu à se démarquer de la langue parlée par les substitutions suivantes :

- l'utilisation d'unités lexicales classiques ou semi-classiques empruntées à l'arabe de la littérature orale post-classique, à l'arabe administratif et à la presse arabe qui frayait son chemin elle aussi à cette époque ;

47. Joseph Chetrit, *Trésors et texture d'une langue...*, op. cit., p. 105-222.

- le remplacement presque systématique des connecteurs judéo-arabes usuels (les différentes conjonctions) par des formes empruntées à l'arabe musulman semi-classique ;
- la réduction extrême de l'emploi d'éléments hébraïques, composante essentielle pourtant du judéo-arabe, mais jugée comme dévalorisante du point de vue du purisme linguistique, même dans des contextes référentiels où ces éléments sont les plus naturels parce que dénotant des entités culturelles juives traditionnelles ;
- l'emploi de schèmes phrastiques et énonciatifs calquant des usages répandus dans les textes arabo-musulmans semi-classiques.

Cet ensemble de traits, que nous avons largement analysés dans d'autres travaux, rapproche cette nouvelle variété de langue, qui continuait d'être transcrite dans les journaux en caractères hébraïques, du judéo-arabe médiéval écrit, lequel était fondé sur les formes et structures de l'arabe littéraire classique (proche de celui du Coran) mais comportant un grand nombre d'éléments hébraïques, intégrés et non intégrés⁴⁸. Avec le temps, il était de plus en plus contaminé et hybridé par les formes et structures du judéo-arabe médiéval parlé⁴⁹. Cette variété de langue écrite a servi de vecteur essentiel dans la production intellectuelle pendant plus de cinq cents ans dans les différentes communautés juives du monde arabo-musulman, mais a commencé à tomber en désuétude après la *Reconquista* des territoires andalous par les rois d'Aragon et Castille au XIII^e siècle. Elle est restée cependant vivante dans certaines communautés, comme celles du Yémen, qui continuaient à en étudier et commenter les textes des grands maîtres médiévaux, comme ceux de Maïmonide.

Par ces traits apparentés d'hybridation de formes et structures orales et écrites, le judéo-arabe journalistique de Tunisie constitue lui aussi une variété moyenne. Aussi le dénommons-nous le néo-judéo-arabe moyen. D'après une documentation datant de l'époque, les premiers à l'avoir pratiqué et promu furent de jeunes lettrés juifs formés à la lecture de textes manuscrits reproduisant les grandes gestes arabes médiévales, post-classiques, qu'un propriétaire de café à Tunis, Vitto Hai Serfati, transcrivait dans les années 1870-1880, en cursives hébraïques de la bouche de conteurs musulmans et dont il louait des copies pour quelques sous à ses clients juifs. Il a constitué de la sorte un grand corpus de littérature narrative arabo-musulmane, qui a été imprimé et réédité par la suite à plusieurs reprises, à Tunis puis à Sousse⁵⁰. Cependant, les premiers lecteurs chevronnés de ces manuscrits ont complété leur formation linguistique en s'initiant formellement à l'arabe classique dans des cours publics et privés.

Comment a été reçue cette langue journalistique par les lecteurs des premiers journaux comme *Al-Bustan* de Jacob Chemla et Mas'ud Ma'arek ? Comme ces

48. Joshua Blau, *The Emergence and Linguistic Background of Judaeo-Arabic: A Study of the Origins of Middle Arabic*, Jérusalem, Ben-Zvi Institute, 1981 ; *id.*, *Grammaire du judéo-arabe médiéval*, Jérusalem, The Magnes Press, 1995 (en hébreu).

49. Joshua Blau, *Studies in Middle Arabic and its Judaeo-Arabic Variety*, Jérusalem, The Magnes Press, 1988.

50. Joseph Chetrit, « Modernité nationale et hébraïque... », art. cit. ; Yosi et Zivia Tobi, *La littérature judéo-arabe...*, *op. cit.* ; Eusèbe Vassel, *La littérature populaire...*, *op. cit.*

journaux paraissaient au même moment que la littérature narrative imprimée d'origine arabo-musulmane, qui jouissait alors d'une large diffusion, il semble que cette variété nouvelle n'ait pas été rejetée par eux de prime abord et qu'elle ait fini par s'imposer grâce à la ténacité de ses promoteurs, qui ouvraient aux lecteurs de nouveaux horizons et leur offraient des moments de détente doublés du sentiment d'être au courant des affaires du monde. Malgré cette réception consentante dans le public, cette nouvelle variété suscita une polémique linguistique et journalistique entre les deux beaux-frères associés dans *Al-Bustan*, qui se conclut par leur brouille et l'ouverture par Mas'ud Ma'arek en 1891 d'un nouvel hebdomadaire judéo-arabe, *Al-Nahla* (L'Abeille). Celui-ci était conçu pour concurrencer son aîné, grâce en particulier à la promotion du judéo-arabe parlé de Tunis au détriment de l'arabe musulman. La tentative n'eut pas le succès escompté, non pas tant à cause de la langue quotidienne enrichie promue mais parce que le journal offrait moins de pages et moins d'articles, se contentant de faire place aux affaires communautaires et occultant les affaires internationales, dont devaient se délecter les lecteurs d'*Al-Bustan*. La concurrence ne dura que l'espace de 28 numéros qui ont paru de façon irrégulière. Après cet échec, les deux beaux-frères revinrent à leur coopération dans leur entreprise journalistique, littéraire et linguistique et finirent par imposer leur nouveau judéo-arabe aux lecteurs comme aux autres générations de journalistes qui se sont illustrés dans la presse judéo-arabe à Tunis puis à Sousse.

Cette tentative de rénovation du judéo-arabe à Tunis témoigne on ne peut mieux de l'assurance identitaire de ses promoteurs, défenseurs et illustrateurs, qui formaient les première et deuxième générations de nouveaux auteurs juifs. Ces derniers tenaient d'un côté à se démarquer de la production littéraire et intellectuelle traditionnelle de leur communauté et de son élite rabbinique, bien qu'ils en fussent nourris. Celle-ci leur paraissait quelque peu déphasée par rapport aux bouleversements socioculturels et politiques qu'ils vivaient en cette fin du XIX^e siècle. De l'autre côté, ils cherchaient à promouvoir d'autres formes de création et d'écriture empruntées aussi bien aux traditions orales et écrites musulmanes qu'à la littérature et à la presse européennes ainsi qu'à la nouvelle littérature hébraïque et à la presse hébraïque.

Cependant, ces membres de la nouvelle intelligentsia communautaire n'ont pu mener à bien leur entreprise que parce que les souffles de la modernité européenne, d'un côté, et l'ouverture de l'école de l'Alliance en 1878 ainsi que l'installation du Protectorat en 1881, de l'autre, avaient commencé à rogner l'emprise de la classe rabbinique sur la communauté. En d'autres temps, jusqu'à la promulgation en 1857 de la charte beylicale qui accordait certains droits aux sujets tunisiens, cette entreprise aurait été considérée comme une révolte contre l'autorité rabbinique, comme une offense à la tradition ancestrale et comme une menace au salut de la communauté, et auraient valu à ses promoteurs des sanctions d'excommunication. À cette perte d'influence rabbinique, il faudrait ajouter aussi l'affaiblissement du pouvoir, parfois exorbitant, que détenait traditionnellement le Caïd, nommé par le bey pour diriger les affaires communautaires et en rendre

compte aux autorités musulmanes. Avec l'intrusion de la modernité, subrepticement d'abord, puis publiquement et institutionnellement à la fin du XIX^e siècle, la voie était ouverte à de nouvelles expériences culturelles, non pas pour les jeunes générations qui étaient les premières à avoir goûté aux lettres et aux sciences françaises en suivant une formation éducative régulière, mais pour les membres des générations médianes, qui n'avaient qu'une formation d'autodidactes en matière de langue française et étaient encore pétris de leur culture biblique et talmudique. Ceux-ci croyaient qu'avec de la bonne volonté, du militantisme et des talents d'écriture ils pouvaient infléchir le cours de l'histoire en ménageant aussi bien la tradition communautaire que les souffles de « l'esprit du temps ». Mais ils ont agi sans compter avec les séductions grandissantes qu'exerçaient la culture française et la langue française sur les jeunes de la communauté ni avec l'emprise politique et économique de plus en plus profonde du régime colonial en Tunisie, qui finit par s'imposer complètement après la première guerre mondiale. C'est alors que sonna aussi le glas à Tunis de la littérature et de la presse judéo-arabes, où elles avaient pris leur essor pendant une quarantaine d'années, et que se déplaça à Sousse puis à Djerba, dans la périphérie, le centre de production et de diffusion de ces écrits judéo-arabes. Dans la capitale, ce furent dorénavant des organes de presse juifs en français surtout qui continuèrent à porter les points de vue de la communauté, ainsi que des feuilles en français et en hébreu qui diffusaient les positions sionistes. Comme on sait, l'extinction totale de l'écriture journalistique en judéo-arabe se produisit en 1961 avec la fermeture de l'hebdomadaire *Al-Najma* à Sousse faute de lecteurs.